

François Van Laere, *Jean-Jacques Rousseau. Du phantasme à l'écriture. Les Révélations du « Lévitte d'Éphraïm »*, Paris, Minard, Archives des lettres modernes, 81, 1967, 70 p.; *Une lecture du temps dans la « Nouvelle Héloïse »*, Neufchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1968, 230 p.

Raymond Joly

Volume 2, Number 2, août 1969

Le roman canadien (1945-1960)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500082ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500082ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joly, R. (1969). Review of [François Van Laere, *Jean-Jacques Rousseau. Du phantasme à l'écriture. Les Révélations du « Lévitte d'Éphraïm »*, Paris, Minard, Archives des lettres modernes, 81, 1967, 70 p.; *Une lecture du temps dans la « Nouvelle Héloïse »*, Neufchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1968, 230 p.] *Études littéraires*, 2(2), 245–248. <https://doi.org/10.7202/500082ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

bibliographique de R. C. Williams (p. 335) ne mérite une confiance absolue. Sans prendre des dimensions plus vastes, mais en tendant ainsi vers l'état de question, cette bibliographie eût rendu, au débutant surtout, des services plus précieux encore. Il reste, hors de l'attrait de sa présentation, que le livre de A. Adam est actuellement sur cette période la meilleure synthèse, solide et rapide à la fois, dont nous disposons. Au moment où tant de travaux remettent en cause les vues traditionnelles et nous font découvrir un nouveau XVII<sup>e</sup> siècle, elle vient à son heure pour faire le point.

Bernard BEUGNOT

Université de Montréal

□ □ □

François VAN LAERE, Jean-Jacques Rousseau. **Du phantasme à l'écriture. Les Révélations du « Lévite d'Éphraïm »**, Paris, Minard, Archives des lettres modernes, 81, 1967, 70 p. ; **Une lecture du temps dans la « Nouvelle Héloïse »**, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1968, 230 p.

Le 9 juin 1762, l'auteur d'*Émile*, décrété de prise de corps, victime, à ce qu'il croit, d'un complot quasi universel où trempent ses amis et ses ennemis (comment les distinguer ?), les ennemis de Jean-Jacques Rousseau et ceux de la vérité (ne sont-ce pas les mêmes ?), s'enfuit de Montmorency vers la Suisse. Grâce à un « rétablissement » psychologique (le mot est de M. van Laere) dont il ne cessera de s'émerveiller, il emploie les jours suivants, malgré les cahots de la chaise de poste, non pas à ruminer ses malheurs et la perfidie des méchants, mais à composer tran-

quillement, à partir d'un récit pourtant « atroce » de la Bible, que les circonstances viennent d'imprimer dans sa mémoire, une idylle « à la manière de Gesner », où règne « une douceur de mœurs [...] attendrissante <sup>1</sup> ». Dans son petit ouvrage sur *le Lévite d'Éphraïm*, M. van Laere s'est donné pour tâche d'élucider ce paradoxe, d'examiner si le témoignage des *Confessions* (complété par les deux projets de préface du *Lévite*) est psychologiquement plausible, et de dégager ce que l'épisode et l'œuvrette peuvent nous apprendre sur les sentiments profonds de Rousseau.

Il reviendrait au psychanalyste d'apprécier le résultat de cette entreprise. S'il est permis à un dilettante d'émettre un avis, nous dirons que le projet nous semble avoir été exécuté avec la plus grande finesse et avec un mélange fort bien dosé de hardiesse et de réserve dans l'analyse.

Partant de la notion de projection, qui permet de considérer l'œuvre fictive comme un témoignage valable sur le psychisme de celui qui l'invente <sup>2</sup>, et des principes freudiens sur la liaison de l'angoisse et de la sexualité, M. van Laere, à mesure qu'il progresse dans l'analyse des situations et des personnages, nous livre une foule d'observations judicieuses, qu'il est impossible de signaler toutes ici. Il prend pour fil conducteur l'identification manifeste de l'auteur à son vertueux héros — identification qui subit un brusque retournement lorsque nous découvrons (pp. 32-33) que Jean-Jacques se retrouve d'une façon tout aussi irrécusable dans les adversaires du Lévite, dans

<sup>1</sup> *Confessions*, livre XI. *Œuvres complètes*, éd. Gagnebin-Raymond, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 1959, p. 586.

<sup>2</sup> « [...] l'imaginaire utilise les sédiments du psychisme », p. 4.

la tribu à l'éponyme matricide : Benjamin a donné la mort à sa mère en naissant, trait qui n'est pas évoqué dans le passage de la Bible dont s'inspire Rousseau, mais que celui-ci rappelle dès le début de son adaptation <sup>3</sup>. Or les Benjamites issus de ce « crime » sont des monstres de sadisme, pour qui l'amour prend naturellement la forme du viol et du meurtre. La vertu apaisante de ce récit pour celui qui l'écrivait se comprend : une sorte d'exorcisme faisait entrer dans le corps des damnés les pulsions abominables dont le sujet voulait se défaire, de sorte que Jean-Jacques, constatant qu'il ne restait pas en lui la moindre trace de haine, et que la méchanceté était donc entièrement du côté de ses ennemis, les écrasait du poids de sa supériorité morale et se vengeait <sup>4</sup> ainsi délicieusement. Mais pour l'observateur qui constate la complaisance avec laquelle Rousseau amplifie les passages érotiques et sadiques de son modèle, il est évident que les choses ne sont pas si simples. À propos de l'apostrophe aux Benjamites qui s'apprêtent à violer la compagne du Léviste, défaillante d'effroi (« Ô misérables, qui détruisez votre espèce par les plaisirs destinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces desirs <sup>5</sup> ? »), M. van Laere parle de « nécrophilie » (p. 55). C'est oublier que la victime est mourante, et non pas morte. Pour le fils d'Isaac Rousseau, le lien entre l'union des sexes et le meurtre de la femme est un objet d'horreur et de fascination. On connaît déjà bien les rapports qui unissent chez lui le sentiment de culpabilité et l'auto-castration ; *le Léviste d'Éphraïm* jette

de la lumière sur la composante sadique de sa personnalité contradictoire ; il faudra désormais tenir compte de cette œuvre lorsqu'on étudiera les rapports de Rousseau avec les femmes, en particulier Thérèse Levasseur (M. van Laere a raison de parler des « révélations » du *Léviste*), avec ses amis, avec la société en général, et avec la morale.

J'ai déjà dit que la prudence de l'analyste demeurait, tout au long de cette étude, exemplaire. Il suggère plus qu'il n'affirme, il souligne avec pénétration tous les éléments du texte qui peuvent nous ouvrir des échappées sur l'affectivité secrète de l'auteur, mais il ne cherche pas à établir de liens systématiques entre ses observations, préférant, je suppose, laisser à un psychanalyste d'écrire *la Psychanalyse de Jean-Jacques Rousseau*. Ce louable souci d'éviter le dogmatisme d'amateur — le plus insupportable —, joint, sans doute, à la crainte de heurter les idées régnantes, incite cependant M. van Laere à trop de timidité dans l'affirmation de sa méthode. À deux reprises (pp. 16-17 et 63-64), il se croit obligé de faire intervenir, de façon assez embrouillée, et en tout cas peu convaincante, la « littérature » et l'« écriture » pour se disculper de faire de la psychologie, alors que c'est la façon la plus intelligente d'aborder *le Léviste d'Éphraïm* et qu'à moins d'être asservi à la mode, on ne saurait prétendre que la vie intime de l'homme Jean-Jacques soit un sujet sans intérêt et sans rapport avec l'œuvre de Rousseau. J'estime pour ma part que rien de ce qui peut aider à comprendre l'être qui est à l'origine des *Confessions* ou du *Contrat social* ne doit nous rester indifférent, et que le critique littéraire qui s'engage dans la voie de la psychologie, pourvu qu'il le fasse avec circonspection et ne se trompe pas sur la nature de son

<sup>3</sup> *Le Léviste d'Éphraïm*, chant I. *Œuvres complètes*, éd. citée, II, 1961, 1208.

<sup>4</sup> Le mot est dans la première préface, éd. citée, p. 1205.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 1214-1215.

activité, n'a aucune raison de se sentir coupable.

\* \* \*

L'autre ouvrage que M. van Laere vient de consacrer à Rousseau ne représente pas, à notre avis, une contribution aussi utile à la connaissance de cet écrivain. C'est un livre d'une lecture pénible, dont la langue manque souvent d'aisance et de clarté, et où la pensée se perd à maintes reprises dans des subtilités fatigantes. Le lecteur serait prêt à ronger l'os, mais à condition d'être sûr d'y trouver substantifique moelle. Or *Une lecture du temps dans la « Nouvelle Héloïse »* a certainement le mérite d'attirer notre attention sur l'art avec lequel Rousseau a mené sa « longue méditation sur le temps » et lui a donné corps dans la vie de ses personnages (on lira avec profit, par exemple, certaines parties des chapitres III, 3 à 5, ou VI, 3) ; mais que de détours le plus souvent pour arriver à des affirmations banales ou simplistes ! que de malaise chez le lecteur à qui on ne dit jamais où l'on va, et qui finit au surplus par se méfier de son guide !

L'infrastructure conceptuelle de l'étude est insuffisante. Une introduction expédie en cinq pages la théorie générale du temps et de la conscience, et propose une analyse du roman en fonction de quatre couples d'aspects, qui entrent ensuite dans une vie souterraine d'où ils n'émergent qu'à la page 135 (et, là, dans une confusion indéfendable entre la psychologie amoureuse, la théorie de l'histoire et la vocation d'écrivain de Rousseau, toutes choses qu'il convient, bien entendu, de rapprocher, mais avec plus de doigté et de fermeté dans la différenciation des plans). Le premier chapitre commence, on ne sait pourquoi, par une énuméra-

tion de quatre théories sur le temps dont la dernière (qui n'est pas à proprement parler une théorie) est déclarée particulièrement consonnante à la sensibilité de Rousseau, et qui disparaissent à leur tour dans la coulisse. Nous voilà embarqués pour une navigation périlleuse, à peu près dépourvus de repères, guidés par un mot-fétiche : « temporalité », au sens élastique. Comment s'étonner si nos filets ne ramènent le plus souvent que des idées archiconnues (voir ce qui est dit sur la morale ou sur l'instant) ou des constatations qui, pour être exprimées en un langage fort savant, n'en sont pas moins insignifiantes, comme par exemple le fait que Jean-Jacques, lorsqu'il évoque en une même phrase le passé et le présent, ou le passé et l'avenir, « accorde d'instinct la priorité au passé » (p. 162). Ces trouvailles enchanteront les beaux-esprits de nos jours à qui il est indifférent de dire des platitudes pourvu qu'ils aient l'air de parler en équations.

Si au moins on pouvait se fier aux valeurs données à *x* ! Je ne conseille à personne de croire M. van Laere sur parole quand il cite. M. Guyon écrit-il, dans son commentaire de la *Julie*, qu'une « méditation sur le temps [...] emplit tout le roman <sup>6</sup> », on lui fait dire que celui-ci est « d'abord une longue méditation sur le temps » (p. 35 ; souligné par nous). « Étrange moraliste [...], Rousseau prétend être exemplaire en dévoilant ses propres oscillations, ses états d'âme hebdomadaires — la simple alternance lui paraît déjà édifiante » (p. 30) : c'est ce que ne signifie nullement le passage du *Persifflueur* invoqué en note. La liste des textes sollicités, parfois jusqu'au contresens, remplirait un espace considérable. Un exemple fera voir où peut mener le

<sup>6</sup> *Œuvres* de Rousseau, éd. citée, II, 1772.

parti-pris d'une critique qui s'hypnotise sur des mots au lieu d'essayer de comprendre chaque passage dans la plénitude de sa signification. Si l'héroïne, qui parle toujours avec horreur du passé, le cite une fois « à la barre comme témoin de la défense », c'est qu'elle « inverse la perspective » ; d'où de longs commentaires sur l'ambiguïté, « caractéristique essentielle du souvenir » (p. 156). En fait, l'ambiguïté est créée de toutes pièces par le critique, qui ne voit pas que, dans un cas, il est question des fautes de Julie d'Étange, et dans l'autre, de la vie exemplaire de Mme de Wolmar.

On peut appliquer presque n'importe quelle grille cohérente sur une œuvre littéraire, à condition d'avoir préalablement de celle-ci une idée suffisamment claire. Dans le cas présent, cette condition ne semble réalisée ni dans le détail, comme nous venons de le dire, ni pour l'ensemble. Qu'est-ce, en effet, que *la Nouvelle Héloïse* ? Un livre dont le « thème central [...] nous expose [*sic*] ce que l'amour *devient* en proie au temps » (p. 120), un roman de la lutte contre l'oubli (p. 124), des intermittences du cœur (p. 71), où Rousseau a voulu décrire le « progrès des ans [qui] ronges les sentiments » (p. 83), bref un avant-goût d'*À la recherche du temps perdu* ; ou un ouvrage en deux parties, dont la seconde montre précisément « un présent qui refuse les survivances [du] passé » (p. 79), en un mot, un livre construit sur deux thèmes, « d'une part la prétention de l'amour à l'éternité, d'autre part le conflit de la passion et de la vertu » (p. 147) ? Sur cette question — il ne s'agit pas moins que du sens de *la Julie* —, M. van Laere réussit à être à la fois dogmatique et indécis. Dogmatique en optant presque toujours sans nuances pour la solution qui tire Rousseau du côté de Flaubert et de

Proust<sup>7</sup>, par exemple lorsqu'il distingue gravement, dans la meilleure tradition scolaire, entre ce qui est « particulier » dans le livre, le conflit de l'amour et de la vertu — c'est-à-dire ce qui a bien l'air d'en avoir fait l'essentiel aux yeux de l'auteur et du public —, et ce qui est « universel » — c'est-à-dire ce qui plaît à notre sensibilité d'aujourd'hui : le thème de l'oubli (p. 124) ; indécis, puisqu'il ne peut pas se dérober, quoi qu'il en ait, à l'évidence de la préoccupation moralisatrice dans l'économie d'ensemble et à chaque page du roman. L'admirable conception dynamique de la structure de l'œuvre littéraire, exposée à la page 69, et selon laquelle cette structure, « élan de l'esprit vers un but imaginaire », dépasse l'œuvre qu'elle charpente et ne se réalise pas complètement en elle<sup>8</sup>, aurait permis de surmonter ces contradictions et d'expliquer la *Julie* dans toute sa vérité immanente et dans celle de ses rapports avec Rousseau, le XVIII<sup>e</sup> siècle, et nous. Mais plus une composition a d'ampleur, plus il en faut soigner l'ordonnance des plans, la différenciation des éclairages, le mouvement d'ensemble et la vérité des détails. M. van Laere aura eu le grand mérite de montrer qu'on ne saurait entreprendre cette grande synthèse sans tenir compte, parmi les structurants privilégiés, du temps.

Raymond JOLY

Université Laval

□ □ □

<sup>7</sup> Comme il évoque Céline à propos de l'abus des points de suspension (p. 99), là où l'on se serait attendu à voir nommer plutôt l'auteur du *Fils naturel*.

<sup>8</sup> Il faudrait préciser que l'œuvre dépasse elle aussi, à sa façon, cette structure intentionnelle.